



Introduction

Maurice Agulhon

Préface vraiment?

L'historien de 1848, mais historien tout court, à qui l'on a fait l'honneur et l'amitié de demander ces quelques propos liminaires, a bien conscience de ne pas maîtriser comme il conviendrait toutes les analyses dont ses collègues «littéraires» se servent aujourd'hui pour renouveler nos lectures et nos jugements sur les textes.

Les historiens (tout court) ne sont pas incapables de réfléchir, même sur les langages et sur la création artistique, mais ils le font d'une autre façon, qu'on peut espérer complémentaire. Livrons donc nos réflexions sur le thème proposé, elles s'ajoutent à celles qui ont été exposées à Saint-Étienne et imprimées ci-après, sans prétendre les critiquer ni les synthétiser. Chaque lecteur usera à sa manière de la confrontation proposée.

Une «révolution du discours», donc. La réflexion sur la littérature parle de mots, et joue volontiers sur les mots. Qu'est-ce que le discours? Est-ce la littérature en tant qu'elle est message... ce qui serait plutôt laudateur? ou bien la littérature en tant qu'elle est parole et seulement parole, quand la révolution voudrait des actes, ce qui est cette fois décevant?

1848, révolution-discours... Faut-il entendre que l'année révolutionnaire de 1848 aurait apporté de véritables tournants dans l'histoire de la parole, de la rhétorique, des genres littéraires, de la vie intellectuelle? ou bien qu'elle a été une révolution du genre discours, de l'ordre du discours, donc verbalisme et proclamation plutôt que réalisations fortes? Il semble bien que les deux acceptions aient été admises, puisque le colloque rassemble des communications qui vont plutôt du côté de l'histoire des genres, et d'autres qui offrent, explicitement ou non, une analyse critique des perturbations de l'époque, et de l'époque en tant qu'elle fut perturbée.

1848... discours... Après tout, cette liaison ne s'imposait-elle pas tout simplement à la mémoire commune par un grand nom et par un épisode fameux? Il n'est pas fréquent que la France soit dirigée par un homme de lettres entré en politique, Lamartine, devenu dans les années quarante aussi célèbre comme orateur qu'il l'avait été comme poète. Elle le fut pourtant, pendant quatre mois décisifs, de février à mai. Et l'une des décisions les plus significatives et les plus durables que la République ait prise, grâce à lui, sous sa direction, le maintien du drapeau tricolore, passe précisément pour avoir été imposée par l'éloquence d'un discours adressé à la foule au devant de l'hôtel de ville : non, le drapeau tricolore ne doit pas être aboli comme s'il était l'emblème de la dynastie orléaniste renversée, il est le drapeau de juillet 1789 et de juillet 1830, donc celui de la France régénérée...

Acclamation, approbation, – reverra-t-on jamais un poète au pouvoir et une éloquence aussi immédiatement efficace?

Au-delà du symbole Lamartine, il n'est pas surprenant que la littérature ait tenu une grande place autour de 1848. Au sens le plus profond du terme, le siècle avait commencé, pour reprendre l'idée et la formule de Paul Bénichou, par le « Sacre de l'écrivain ». Dans une société désormais laïcisée, la religion n'a plus le monopole des références doctrinales et morales, il est admis que la littérature puisse délivrer des messages et pas seulement du divertissement ou du rêve. En relation ou en coïncidence avec cette révolution de la culture, de la politique et avec les techniques du premier âge industriel, la production littéraire va donc se multiplier et se diversifier. Pour les théâtres, pour les journaux, pour les lieux de lecture (cercles, cafés, cabarets, cabinets de lecture), pour les sociétés chantantes, la première moitié du XIX^e siècle a été une période de forte croissance. On l'oublie aujourd'hui parce que la consommation littéraire de masse était encore à venir, mais le fait de l'expansion relative qu'elle connut alors était neuf et suffisait à enthousiasmer. Tout progressait,

les techniques de l'imprimerie, la régularité des transports par diligence, l'instruction publique (y aurait-il eu des ouvriers poètes sans la loi Guizot de 1833?), la sociabilité (on trouvait naturel, à l'atelier, à la chambrée ou au cabaret, que ceux qui savaient lire, lisent le journal à haute voix, au moins dans les temps de souci intense, pour les camarades qui ne le pouvaient pas). Bien entendu si l'on «faisait gémir les presses», c'est parce qu'il y avait beaucoup de choses nouvelles à exprimer, dans ces extraordinaires lendemains de 1830 où le fléau de la balance politique oscillait encore entre libéralisme laïque et contre-révolution religieuse, tandis que la misère ouvrière suscitait un problème neuf. L'explosion de la littérature accompagnait le «Temps des prophètes» (ainsi nommé par Bénichou) et préparait fatalement la révolution du discours.

Il est facile de concevoir que la révolution de février 1848 ait porté cette effervescence à un plus haut degré encore. D'abord, par l'enthousiasme de la liberté : pendant quelques mois, les associations, les réunions et les organes de presse se développent sans entraves, et les «prophètes», grands et petits, se croient permis tous les espoirs. Ensuite aussi, par l'urgence de la pédagogie. Avec le suffrage universel masculin, le peuple entier a part à la politique, y compris les analphabètes et les opprimés dociles. L'éducation de masse va devenir une nécessité urgente pour la République.

Bref, on écrit et on parle, on imprime et on diffuse, jamais sans doute la chose littéraire (au sens le plus large du terme) n'a été aussi étroitement mêlée à la politique.

Beaucoup de texte donc.

Mais pour quel contenu?

C'est ici qu'il faut affronter le problème classique du «discours» pris en mauvaise part, proclamation échevelée, incantatoire, irréaliste, le mauvais côté de la saison «d'illusion lyrique» ainsi étiquetée naguère par Georges Duveau. J'ai moi-même fait remarquer récemment qu'il y avait quelque chose d'inquiétant à parler comme on le fait, avec insistance, «d'esprit de quarante-huit». Parle-t-on d'esprit «de 1789» ou d'esprit «de 1917»? À tant parler «d'esprit» on insinue qu'une noble spiritualité s'alliait à un fâcheux irréalisme, et que l'esprit des quarante-huitards comportait une sorte de naïveté dont leurs épigones positivistes auraient eu à se débarrasser pour fonder après 1870 une République durable. D'autres ont essayé d'explicitier cet «esprit» en décrivant sa principale expression comme un «credo humanitaire» (troi-

sième emprunt, troisième salut au maître Paul Bénichou), non sans s'inquiéter de ce qu'il pouvait inclure d'utopie, notion en train précisément de devenir aujourd'hui péjorative.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter de ces procès et de ces héritages. Il suffit de reconnaître qu'en effet le discours dominant des quarante-huitards a exprimé avec éloquence des vœux qui sont restés des vœux parce que la réalité en a vite empêché l'accomplissement.

Le thème majeur était celui de la fraternité et de la réconciliation. Fraternité des classes, fraternité des religions, fraternité des peuples. On a pensé que, puisque les riches et les pauvres étaient séparés avant 1848 par le suffrage censitaire, le suffrage universel contribuerait à les rapprocher; et que, puisque la République était en principe amie du peuple et de la justice, elle en finirait avec l'exploitation et la misère. Les journées de juin 1848 ont prouvé dramatiquement le contraire : les conflits de classes survivaient.

On a pensé aussi que, puisqu'il y avait des socialistes pour saluer en Jésus-Christ un précurseur, et des curés de paroisse pour bénir les plantations d'arbres de la Liberté, le temps d'une religion commune était arrivé. Or, après juin encore, il s'est avéré que, dans sa quasi-totalité, le monde catholique tenait strictement à son orthodoxie et, en politique, soutenait le camp le plus conservateur.

On a pensé enfin que «les peuples» étaient naturellement «frères», et, tous ensemble, ennemis des «tyrans», et que, les tyrannies abattues, on en aurait fini avec les guerres. Ici, il est vrai, la déception est venue plus tard. C'est entre 1850 et 1870 que les nations d'Europe ont fait quelques pas décisifs vers la liberté politique, ce qui n'a pas empêché, en 1870, les deux principales, la France et l'Allemagne, d'avoir le conflit que l'on sait. Du coup l'illusion tombait et «les États Unis d'Europe» et la «République universelle» disparaissaient pour presque un siècle du vocabulaire républicain.

Nous savons aujourd'hui que ces espérances étaient plutôt anticipatrices que totalement illusoire. Après tout, il y a encore de nos jours des optimistes raisonnables pour penser qu'un mélange empirique de socialisme et de libéralisme établira quelque justice sociale, – qu'autour du thème par tous reconnu des droits de l'homme une sorte d'œcuménisme philosophique et moral se met en place au-delà des dogmes religieux distincts, – qu'autour de l'Europe... qu'autour de l'ONU... l'idée d'un monde régi par le Droit pourrait être concevable – bref, nous ne sommes pas si loin, au vocabulaire près, du programme des quarante-huitards.

Mais ceci est de la politique, ou, si l'on préfère, de l'histoire très contemporaine. Passons! Pour l'histoire littéraire du siècle dernier, ce qui compte c'est le premier et brutal échec de ces espoirs aussitôt que formulés. Et le problème majeur, pour l'histoire littéraire d'aujourd'hui, consiste bien à savoir ce que 1848 *en tant qu'échec* a suscité dans l'esprit et dans l'art de la jeunesse qui a succédé à la grande génération romantique. On ne s'intéresse plus seulement au fait que le milieu du siècle a mis un terme à la gloire de Lamartine, relancé celle de Victor Hugo, infléchi celles de Michelet ou de George Sand, on veut savoir ce que doivent à la désespérance du temps la tonalité des poèmes de Baudelaire ou la construction des récits de Flaubert.

On vient d'écrire «le milieu du siècle». Il faut ici considérer les temps et les dates. 1848? Qu'est-ce à dire? Au sens exact, une année du calendrier. En un sens concis et symbolique, c'est la révolution de 1848, qui commence le 24 février. Mais quand s'arrête la révolution? Avec les journées de Juin, qui sonnent le glas de l'espoir de justice immédiate? ou bien quatre ans plus tard, au coup d'État du 2 décembre 51, qui abolit la République?

Or, on se juge et on se définit par ce choix de réponses. Chacun sait bien que, pour Victor Hugo, le drame de juin 48 n'a été que l'une des difficultés du temps, douloureuse sans doute, mais une parmi d'autres, et que la catastrophe pour lui est survenue avec l'avènement brutal de la dictature bonapartiste, antilibérale et clérical. De même pour aller du plus fameux au plus modeste, un jeune étudiant aixois de dix-huit ans, Frédéric Mistral, républicain, digérera aussi aisément la crise de Juin (elle avait eu pourtant des échos sanglants à Marseille), il continuera à se dire républicain et à écrire des poèmes français et c'est après 1851 que, désabusé de la politique, il s'attachera à réinventer la littérature provençale.

On pourrait dire, en schématisant pour être clair, qu'il était donc plutôt révolutionnaire de désespérer en «juin» avec Baudelaire, et plus républicain de désespérer en «décembre» avec Hugo. Faut-il ainsi hiérarchiser les désespoirs? Pour rester en littérature, et pour s'en tenir aux indices qu'elle nous fournit, j'aime à revenir à *L'Éducation sentimentale*, bon livre de chevet pour quarante-huitard du vingtième siècle.

La révolution se passe à Paris dont parfois – comme on l'a noté – Frédéric s'arrange pour être absent. Pendant les journées de Juin, il est à Fontainebleau, avec Rosanette, tourisme et escapade d'amoureux. Il revient tout de même assez vite, à

la nouvelle que l'ami Dussardier (l'ouvrier humanitaire) a été blessé. Mais, au 4 décembre 1851, quand il a vu sur les grands boulevards Sénecal tuer Dussardier, comme Bonaparte tuait la République, Flaubert enchaîne sur ce coup de tonnerre :

«Il voyagea. Il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente» etc. – et cette fois c'est pour quinze années que va s'étirer l'absence de Frédéric à l'histoire (l'épilogue est daté : «vers la fin de mars 1867»).

Cette hiérarchie des deuils mesurée à celle des voyages serait plutôt hugolienne que révolutionnaire, si toutefois il est permis, comme on s'y est à son tour efforcé, d'éclairer un peu l'histoire par le roman.



Table des matières

Introduction par Maurice Agulhon	5
Première partie - Littérature/Révolution	11
Révolutions politiques et extinctions de voix, Alain Vaillant	13
Remettre le monde en ordre : les académies et la question de l'influence de la littérature sur les mœurs dans les années 1850, Judith Lyon-Caen	27
Les cultures de 1848, Jean-Yves Mollier	47
La satire de l'utopie et des utopistes dans <i>Le Charivari</i> en 1848 : batailles de représentations et luttes de classes littéraires dans un journal satirique illustré, Philippe Régnier	61
Autres métamorphoses de la république. Le paradigme baudelairien, Dolf Ochler	93
Légitimité et illégitimité de la voix du peuple : Charles Gille et la production chansonnière des goguettes de 1848, Hélène Millot	107

Deuxième partie - «Ce que faisait le poète en 1848»	125
Rupture et continuité :	
1848 dans l'œuvre de Victor Hugo, Myriam Roman	127
Victor Hugo en 1848 : la légitimité du discours, Delphine Gleizes	147
Action politique et fiction romanesque.	
La révolution impossible d'Alexandre Dumas, Sarah Mombert	171
Lamartine et <i>Le Corsaire</i> en 1849, Antoine Court	191
Troisième partie - Écrire 1848 : anamorphoses	207
«Les révolutions sont les apologues des nations», Françoise Mélonio	209
Une reconstruction du discours sur le peuple après 1848.	
<i>L'Insecte</i> et <i>La Mer</i> de Jules Michelet, Paule Petitier	221
Le pacte solidaire (<i>Histoire de ma vie</i> de George Sand), Damien Zanone	243
Les métamorphoses de Gorgu dans <i>Bouvard et Pécuchet</i> - Une critique flaubertienne rusée de 1848, Stéphanie Dord-Crouslé	253
<i>Salammbô</i> , 1848 : scénographie d'un discours impossible, Corinne Saminadayar-Perrin	269
Conclusion de Jean-Luc Mayaud	291